



La Quête

Vlad Oberhausen

Ernest Kircher est mort le 8 octobre 1897. Son corps ne fut pas retrouvé, de même que son manoir en ruine ; parmi les milliers d'ouvrages rares acquis depuis tant d'années, pas un ne subsista. L'instant précédant sa mort, Ernest Kircher savait tout cela car il l'avait lu.

Très jeune déjà, les livres exerçaient sur lui une véritable fascination : dans le manoir familial cerclé d'ombres sans fin, d'arbres noirs serrés comme des herses, les enluminures flamboyantes de son père lui avaient fait découvrir la beauté possible du monde. Sa famille était si riche que personne ne savait précisément depuis quand elle l'était ; deux générations de banquier trépassèrent sans que ni le père ni le fils ne parvinssent à évaluer l'intégralité de ce patrimoine. Ses ancêtres n'avaient jamais manqué d'imagination quant à la façon de dépenser leur fortune. Son arrière-grand-père avait voulu visiter chaque pays du monde en carrosse ou à dos d'éléphant, y compris les plus reculés, si bien qu'ayant quitté le manoir à seize ans et en étant mort à soixante-dix, il n'y avait plus jamais remis les pieds. Son grand-père avait cherché à s'approprier toutes les pierres précieuses de la planète, pour en sertir le plus rutilant des mausolées, le sien : on l'avait inhumé dans le caveau comme les autres, son fils unique récupérant diamants et rubis. Quant à son père, il avait nourri pendant toute son existence l'ambition de conquérir le monde sans armées, en achetant jusqu'à la dernière parcelle de terre connue. Aucun de ces dispendieux rêves d'exhaustivité n'avait pu être mené à son terme mais Ernest, lui aussi fils unique, était de loin le plus riche de tous.

Enfant, il s'endormait quelquefois dans l'une des quatre bibliothèques du manoir, obligeant la gouvernante à le porter jusqu'à sa chambre après d'interminables couloirs scandés de portraits inquiétants. Alors qu'il n'avait que huit ans, ses parents moururent dans le naufrage du ferry qui les ramenait du Brésil ; il n'y eut aucun survivant, et personne ne vit jamais les émeraudes grosses comme le poing enveloppées dans des mouchoirs de soie au fond de leurs bagages, désormais

couvertes de limon dans les abysses et couvées comme leur progéniture par des pieuvres-joyaux. Trop chétif pour jouer dehors, affaibli par une maladie pulmonaire l'empêchant d'aller à l'école, Ernest passa son enfance sous les regards de plusieurs siècles encadrés aux murs, dans le manoir aux quatre-vingts chambres, aux huit salons et aux six salles de bain. Il combla le temps par la lecture de lignes noires sur des pages blanches, les signes répétés identiques aux silhouettes arboricoles masquant le monde tout autour du domaine. Un jour, il ne resta plus un livre qui lui fût inconnu, pas une page qu'il n'eût effleurée : Ernest avait dix-sept quand il se résolut à quitter sa demeure natale, appelé à l'extérieur par l'idée du Livre.

Il avait lu une histoire étrange, un conte sans doute, qui disait qu'il suffisait qu'un livre fût concevable pour qu'il existât : alors, quelque part dans le vaste monde, il existait forcément un livre qui était le sien, celui de sa vie, qui en contenait tous les détails passés et à venir. Il n'avait que trop attendu et voulait trouver un fiacre en ville pour partir à sa recherche séance tenante. N'ignorant rien de son existence, il pourrait en éviter chaque déconvenue, outrepasser le hasard, défier sa propre mort. À défaut du grand départ, Ernest s'arrêta dans une librairie minuscule et revint au manoir avec tous les livres qu'il avait pu transporter.

En quelques mois, il n'y eut dans la région pas un livre qu'il ne possédât, et aucun ne lui avait donné Sa vérité : la quête lui parut vaine, il pensa tout abandonner. La vieille gouvernante lui suggéra de reprendre les affaires de son père, de faire fructifier les si nombreuses terres achetées jadis. C'est en parcourant les papiers de son bureau qu'Ernest trouva les adresses de centaines de correspondants du monde entier, qui avaient aidé son géniteur à acquérir des milliers d'hectares qu'il n'avait pas même eu l'occasion de fouler. Il leur écrivit, à eux et à leurs enfants, pour entreprendre une conquête d'un autre genre.

Aucune bibliothèque d'Europe ne fut ignorée de lui et de ses mandataires ; il racheta des collections entières entassées dans les abbayes, afin que les moines pussent faire réparer les toitures fuyantes de leurs chapelles, fit fermer plus d'une librairie d'Amérique latine, enrichissant grassement plus d'un vieillard émerveillé pour s'approprier ses cinquante années de fatras livresque, et dépouilla les collections privées lors de ventes aux enchères, forçant, de l'Islande au Japon, bien des légataires pressés à lui céder les ouvrages rares collectés par un aïeul. Ce furent

sur d'énormes chars à fourrage que les livres, acheminés par bateau puis conservés dans un hangar du centre-ville, arrivèrent par milliers jusqu'au manoir, pour échanger leur contenu contre celui désormais inutile des quatre bibliothèques. Les livres déjà lus sans succès retournaient en ville, dans un autre hangar d'où ils ne sortiraient plus.

Le jour arriva où il n'y eut plus de place dans tous ses hangars, et où il n'y eut plus de hangars dans toute la ville : de peur d'avoir raté une information cruciale, il fit ramener tous les livres chez lui et en remplit complètement soixante-dix-neuf chambres, sept salons, cinq salles de bains ainsi que les couloirs des ailes ouest, est et nord, jusqu'au plafond. Et Ernest resta seul, dans la dernière chambre, à parcourir les milliers de pages qu'il venait de recevoir.

Il n'y avait à présent plus d'arbres autour du domaine, toutes les ombres qui l'avaient effrayé autrefois s'étaient évanouies : à la place, à perte de vue, d'incertaines montagnes de couvertures brunes et rongées, bâchées parfois, s'étendaient dans la plaine en friche traversée par un chemin de gravier. Cinquante ans avaient passé : la gouvernante était morte depuis longtemps, le personnel parti peu à peu ; un lit installé devant l'entrée, près d'une table d'étude, indiquait que cet endroit était le seul habité de la demeure. Les livres avaient dévoré le reste du manoir en ruine et Ernest n'avait plus d'argent pour réparer les fuites du toit. Il n'avait pas bougé de la maison familiale durant ce demi-siècle, consacrant chaque minute de sa vie à lire les livres déversés sur son terrain. Son ambition était restée la même : il devait trouver le Livre. Ernest Kircher avait soixante-seize ans et des rhumatismes ; ses séances de lecture acharnées avaient grandement diminué ses espoirs et son acuité visuelle. Toute la fortune familiale avait été dilapidée. Dehors des oiseaux aux becs noirs venaient picorer les insectes pendouillant des pages moisies. Comme cinquante années auparavant, il songea à partir, à trouver un fiacre en ville et à poursuivre sa quête ailleurs.

La rue était grise et humide, après tout ce temps les maisons semblaient s'être affaissées, enfoncées dans le sol gras et poisseux comme dans de la glaise ; seule la librairie minuscule était restée semblable à ses souvenirs. Il n'y avait personne à l'intérieur. Sur le côté, un escabeau rouillé menait à une étagère instable. Il buta maladroitement dessus, recula d'un pas pour éviter la chute d'une pile de manuscrits, après quoi il se baissa en grimaçant pour ramasser un livre ouvert et ne

put s'empêcher de lire : « E. K. est né une nuit d'hiver, le 6 janvier 1***. » E. K., Ernest Kircher. Et il était né le 6 janvier, une nuit de pleine lune selon son père. C'était le Livre, un livre banal, sans titre ni nom d'auteur, d'un petit format, aux pages un peu jaunies, qu'il serrait entre ses mains tremblantes. Une joie et une peur indicibles le gagnèrent. Ernest laissa ses dernières pièces d'or sur l'escabeau et revint au manoir sans parvenir à détacher son regard de la couverture ocre et poussiéreuse.

Devant la propriété des monticules d'ouvrages se succédaient à l'infini, comme autant de petites pyramides pourrissantes ; il se fraya un chemin parmi elles, ouvrit la porte et entra dans la seule pièce encore accessible. Les livres s'y entassaient contre les meubles anciens, les tableaux de ses ancêtres, les sombres armures scellées par la rouille. Une lumière délavée traversaient les carreaux de l'unique fenêtre, l'autre murée par des incunables parsemés de fleurs inconnues. Il s'assit, commença à lire et tout devint évident.

La quête de sa vie se déroula, page après page : il retrouva des souvenirs d'enfance qu'il avait oubliés, revit le visage de ses parents, des domestiques qui avaient été à leur service, les saisons passées derrière ces mêmes carreaux, ses espoirs, ses tristesses, sa lente déréliction, tout lui revint exactement comme il l'avait vécu. Ernest savait tout ce qu'il y avait à savoir, ce qu'aucun homme n'avait su avant lui. Il mit du temps à lire, car chaque ligne amenait son flot de mélancolie, de réflexion songeuse qui le retardait. Pendant ce temps, dans les ailes est et ouest de la naguère luxueuse demeure, les tapisseries se décollèrent, avachies sur les parquets, comme tombent des peaux mortes.

Lorsqu'il s'arrêta enfin, tout était vide autour de lui. Les livres avaient disparu, il n'y avait que les murs blancs dans le manoir réduit à cette seule pièce exiguë : meubles, tableaux et statues, les reliques familiales s'étaient annihilées pendant sa lecture fébrile, en minces couches de cendres ondoyantes amalgamées à la lumière déclinante du crépuscule. Il leva la tête et vit que la fenêtre n'était plus là ; un amas conique de sable et de sciure s'était formé en dessous, à la verticale du large trou lumineux dévoilant le chemin de gravier. Il n'y avait que lui, assis sur le sol, et le Livre dans ses mains. Il s'apprêtait à lire la dernière page quand une pensée le terrifia : quel était son nom ? Et où était-il ? Qu'avait-il fait pour arriver à ce moment précis où le livre lui-même, noir sur blanc, lui disait qu'il ne savait plus rien ?

Ernest Kircher s'était trompé. Il avait cru qu'ignorer son avenir pourrait être combattu en possédant le Livre, sans songer qu'en le lisant il ignorerait son passé : car si tout ce qu'il vivrait encore y était consigné, à l'inverse tout ce qu'il avait lu s'était effacé de sa vie. Il arracha la dernière page et posa l'ouvrage qui tomba aussitôt en poussière. Il continua de lire. Il était nu. Ses pupilles devinrent blanches. Ses cheveux tombèrent. Les murs s'effritèrent en silence. Et sa peau ridée doucement se désagrégea. Il était presque aveugle quand il parvint en bas de la page, une phrase avant le point final. La seconde précédant sa mort, juste avant le moment ultime où ses organes ne réussirent plus à se remémorer leur fonctionnement, il trouva ce qu'il avait toujours cherché, son avenir – et sut qu'il allait mourir l'instant suivant d'avoir oublié de vivre.